

Vu de l'extérieur



Premières et dernières pages
signées par
Clémence Decroix

Avec la collaboration et la complicité de
Christiane Guindon
Mario Séguin
Patrick Desbiens
du collectif *La Brigade Plus-que-Parfaite*

XVI^e course à relais — Hiver 2022
Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)

Un retour brutal dans le passé, voilà l'effet que lui faisait cette musique.

Au volant de sa voiture, elle avait redécouvert des mélodies qu'elle connaissait si bien à l'époque, grâce à la lecture aléatoire du *streaming* musical. Puis elle avait décidé d'écouter l'album en entier, elle en avait bien le temps : la route était longue.

D'un coup, tout revenait à Alice. Ces blagues qu'elle faisait avec son frère avaient donc bien une histoire. C'était à force d'écouter cet album en particulier, assis à l'arrière de la voiture familiale, qu'ils avaient commencé à se moquer des paroles et à en faire leurs meilleures blagues.

Alice prenait plaisir à écouter l'album en entier et réalisait que la musique avait du génie et que les paroles étaient de la vraie poésie. Mais elle s'apercevait en même temps que l'œuvre couvrait des sentiments très négatifs d'un homme envers les femmes. Les paroles étaient marquées du mépris, de l'indifférence, d'un homme envers une femme dans une situation de rupture ou de déception...

Des sentiments que pouvait avoir ressentis son père dans la situation à l'époque où il écoutait l'album en boucle au volant de la voiture : fraîchement divorcé, de nouveau célibataire, et à la reconquête des femmes. Leur père s'était retrouvé seul à élever les enfants, leur mère ayant plaqué mari et enfants du même coup. Leur père avait alors été marqué par une profonde tristesse, et à la fois, par la joie de pouvoir profiter de son nouveau statut en rencontrant de nombreuses femmes.

« Cette fille, je m'en fous ! ». Voilà les paroles de la chanson tellement parodiée par Alice et son frère. Jamais elle n'avait réalisé qu'ils avaient dû souffrir d'entendre ces paroles durant de nombreux voyages, leur père au volant, chantant ces mots, tentant d'évacuer sa tristesse et de reprendre en main sa vie.

Vingt années plus tard, Alice n'avait gardé que les beaux moments qu'elle et son frère avaient su créer malgré l'absence de leur mère et l'errance affective de leur père.

Alice conduisait toujours dans ce paysage enchanteur, tellement différent de sa terre natale.

Elle observait la neige scintillante, les grandes étendues surplombées par le soleil qui commençait à décliner, et la glace perchée sur les branches. Elle était ailleurs. Adulte. À des milliers de kilomètres. Mais elle se sentait comme projetée en arrière avec force et elle ne pouvait s'empêcher d'écouter l'album encore une fois.

Chose rare, elle avait l'impression de se rapprocher de son père, de le comprendre un peu mieux à chaque écoute.

Alice s'aventurait dans la noirceur. Il lui semblait qu'elle avait commencé ce voyage de trois heures depuis déjà des jours. Une fenêtre s'était ouverte sur son enfance.

Elle se dégourdisait les jambes avant de repartir sur la route, sur le stationnement du Tim Hortons, où elle s'était arrêtée prendre une boisson chaude, quand prise de curiosité, elle jeta un œil sur son téléphone. Elle voulait vérifier si Ruben avait essayé de l'appeler ou écrit un message.

Ruben n'était pas du genre démonstratif, ne s'inquiétait que rarement de prendre des nouvelles d'Alice. Y compris lorsqu'elle était sur la route Québec-Montréal pour le rejoindre. C'était Alice qui se déplaçait quasiment toutes les fins de semaines pour le visiter. Quand elle arrivait, il lui demandait à peine si la route s'était bien passée. Il était même déjà arrivé que Ruben soit absent quand elle arrivait et elle devait alors attendre dans la voiture qu'il rentre chez lui. Souvent, elle trouvait l'appartement en désordre et nettoyait un peu la cuisine avant de faire le repas. Ruben se laissait servir. Alice n'avait jamais vérifié son téléphone sur la route auparavant. À vrai dire, elle ne s'attendait pas à avoir plus de considération, avant ce jour.

Elle avait soudain une envie folle de crier « HOUHOUUU !!! Je suis là, j'existe ! ». Mais le crier à qui ? À Ruben ? Le garçon qui l'ignorait royalement, mais dont elle s'était amourachée. Ou à son père ? Crier un bon coup à l'arrière de la voiture : « Ça suffit maintenant ! Prends-toi en main ! Arrête de pleurer et occupe-toi de nous ! ».

Alice était presque arrivée à Montréal, une petite valise dans le coffre et un pain aux bananes fraîchement cuit du jour sur le siège passager. Soudainement, elle eut envie de rebrousser chemin, de prendre une chambre d'hôtel pour la nuit et d'ignorer Ruben comme il le faisait avec elle.

La nuit commençait à tomber, elle parcourait depuis un moment déjà les rues illuminées de l'île. Alice ne savait plus quoi faire, elle ne savait plus où aller. Alors, elle se gara sur le côté, laissant passer les plus pressés, coupa le contact et prit une profonde inspiration.

Deuxième partie – *Christiane Guindon*

Elle réfléchissait à son idée de ne pas aller dormir chez lui ce soir. Prendre une chambre quelque part, histoire qu'il s'inquiète d'elle un peu. Mais si elle exécutait ce plan, elle entrevoyait d'ici la chicane qu'elle provoquera invariablement. Il ne mentionnerait pas son inquiétude, oh non. Il la ferait se sentir coupable jusqu'à la moelle, jusqu'à ce qu'elle consente à avouer que c'était elle la fautive sur toute la ligne, et qu'elle s'excuse. Encore une fois.

Alice n'était pas comme lui. Elle ne jouait pas de *game* pour que l'autre se sente *cheap*. Ce n'était pas dans son ADN. Non, tout compte fait, ce serait de la pure provocation et elle n'avait pas du tout envie d'aller là. Elle savait qu'il n'allait pas bien. Il avait besoin d'elle et de sa douceur, pas de ses crissettes.

Il était beau, son Ruben. Il paraissait bien et il était charmant. Devant les autres. Il leur donnerait toutes ses possessions pour qu'on dise combien il avait le cœur sur la main. Mais sitôt la porte refermée derrière les derniers invités, il libérait sa furie en

les traitant de profiteurs, en demandant à Alice comment elle faisait pour côtoyer des gens aussi infects, hypocrites et manipulateurs.

Avec la musique à peine audible en arrière-plan, son esprit vagabonda vers une conversation en particulier. Il lui disait : « Pauvre Alice... tu ne te rends même pas compte. Le chum d'Adèle, celle que tu dis être ta meilleure amie, mais qui me fait de l'œil sitôt que tu as le dos tourné, il t'a traitée de perruche et m'a dit qu'il te trouvait bien idiote par moment. Que tout ce qui sortait de ta bouche ne faisait pas grand sens et qu'il se demandait qu'est-ce que je pouvais bien te trouver. Je ne veux plus qu'ils viennent ici pour t'insulter de la sorte et pour qu'Adèle continue son manège de séduction avec moi. »

La belle Alice, dans sa manie de se fondre dans les motifs de la tapisserie, de se tasser pour laisser toute la lumière aux autres, de s'écraser devant plus fort qu'elle simplement parce qu'elle n'a pas de talent particulier en improvisation et est incapable de répondre du tac au tac, avait mis des mois à finalement répondre aux dizaines de messages d'Adèle. Alice avait répété ses explications en boucle dans sa tête pour se donner confiance. Comme elle n'était plus dans l'émotion, elle s'était dit que la conversation se passerait bien.

Lors du rendez-vous qu'elles s'étaient fixées, Alice avait répété en gros les paroles de Ruben, et Adèle s'était emportée :

— Et tu l'as cru, lui, au lieu de venir me le demander ? J'en reviens pas... Il t'a vraiment lavé le cerveau. Tu me connais mieux que ça, puis excuse-moi de te le dire crûment, mais ton Ruben me lève le cœur, c'est aussi simple que ça. Voir si je flirterais avec lui dans ton dos, franchement ! C'est plutôt le contraire si tu veux mon avis. Je vais l'appeler et lui dire ma façon de penser à ton grand « tarla ».

Alice l'avait implorée de n'en rien faire, puis était repartie en pleurant, ne sachant trop qui croire. Ruben disait qu'elle était crédule et qu'elle devait faire attention de bien choisir ses fréquentations. N'avait-elle pas rencontré Adèle dans un party d'université, à moitié défoncée, probablement dans tous les sens du terme ?

Le pain aux bananes embaumait dans l'habitable et de la buée s'était formée partout sur les vitres. Avec le revers de sa mitaine, elle essuya rageusement les larmes que sa réflexion avait provoquées, puis redémarra la voiture. Elle refit jouer son album et hurla les paroles plus qu'elle ne les chanta.

Un haut-le-cœur interrompit brusquement son tour de chant. Elle ouvrit la portière et remit son dernier repas, maculant la nouvelle couche de neige qui recouvrait maintenant tout autour d'elle, telle une main glacée sur son âme en déroute.

Sa grossesse se rappelait à elle sans la ménager, même si la petite chose qui poussait dans son ventre n'était sûrement pas plus grosse qu'un grain de riz. Elle ne comprenait pas encore comment cela avait pu se produire. C'était im-pos-si-ble !

Plus elle essayait de comprendre, plus elle s'enfonçait dans des scénarios aussi loufoques les uns que les autres.

Troisième partie – *Mario Séguin*

Les mains tremblotantes, Alice agrippa le volant et appuya sa tête contre le dossier du siège de l'auto. Une première respiration la fit sursauter. Deuxième respiration... Son estomac sembla se calmer pour un instant. Une sensation de vertige l'envahit et elle dut déployer tout un effort pour ne pas vomir à nouveau. Elle se rendit compte qu'elle étouffait dans la voiture. Ou était-ce sa vie qui l'étranglait à ce point ? Sa grossesse peut-être, qui l'angoissait ? Rapidement, elle actionna le bouton pour descendre la fenêtre de la portière. Une bouffée d'air froid s'engouffra dans l'habitacle, suivie de flocons de neige qui trouvèrent refuge sur son visage bouillant.

Puis ce fut au tour de la musique de signaler sa présence. Les paroles de la chanson se rendirent jusqu'à son cerveau engourdi. Un souvenir d'enfance se manifesta parmi tous les scénarios qui jouaient dans son esprit. Alice se vit assise sur la banquette arrière de la voiture de son père. Elle observait le visage de son papa dans le rétroviseur. Sa jovialité et son air détaché alors qu'il chantait à tue-tête cette fameuse chanson lui parurent soudainement comme un baume à appliquer sur sa peine intérieure qui, elle, ne laissait aucune trace sur sa figure.

Le vent qui sifflait maintenant à l'intérieur du véhicule revivifia Alice qui tapa nerveusement sur le volant, puis en harmonie avec les notes qui s'échappaient du système audio. Pour une fois dans sa vie, elle prit une décision ou plutôt osa prendre une décision. Elle attrapa son téléphone et demanda à Siri de lui localiser un hébergement près du lieu où elle se trouvait.

Une heure plus tard, elle contemplait son bedon dans la baignoire de sa chambre d'hôtel. Encore sous le choc de son action, elle cherchait sur son ventre un signe pour la sécuriser comme si ce mini-embryon ferait bouger la peau de son corps. Rien. Pas l'ombre d'un petit soubresaut. Devait-elle garder son bébé ou songer à l'avortement ? Cette réflexion la secouait dans tout son être. Serait-elle une bonne maman malgré son jeune âge, malgré l'absence d'un modèle de mère, malgré sa faiblesse de caractère, malgré sa peur ? Par moment, sa décision était limpide, claire: elle mènerait à terme sa grossesse. Une seconde plus tard, sa petite voix intérieure la ramenait à la réalité : ton Ruben dans tout ça, que pense-t-il du rôle de papa ? Et dans deux, trois ou cinq ans, sera-t-il toujours là ? Les hormones se mêlaient à cette folle danse de questions qui valsaient dans sa tête. Les larmes coulaient. De rage. D'impuissance. De déception. De faiblesse.

Alice frissonna dans son bain qui refroidissait. Elle actionna le robinet d'eau chaude. Devait-elle téléphoner à Ruben ? Le texter peut-être. Et pour lui dire quoi au juste ? Qu'elle s'excusait. Encore une fois. Qu'elle était malade et ne pouvait pas venir à Montréal en fin de semaine ? Lui avouer tout bonnement qu'elle était enceinte ? Et Adèle, que penserait-elle de sa situation ? Serait-elle de bon conseil ou continuerait-elle de la monter contre Ruben ? À qui faire confiance ? Encore des interrogations qui l'étourdissaient et l'affolaient. Elle ne voyait pas comment s'en sortir.

Vêtue d'un grand peignoir blanc, Alice se laissa lourdement tomber sur la couette du lit. Elle ne voulait plus réfléchir. Juste dormir. Oublier Ruben, oublier Adèle, oublier sa grossesse. Et oublier cette maudite chanson qui jouait dans sa tête et s'amusait avec son esprit.

La fatigue l'emportant, Alice sombra dans les bras de Morphée. Le monde des rêves s'installa confortablement dans les profondeurs du cerveau de la jeune femme. C'était son père qui occupait maintenant la première place. Un sourire illuminait son être comme pour la rassurer, lui signaler qu'elle serait à la hauteur. Ensuite, il s'éloignait en sifflant et fredonnant, heureux, sans souci. Une silhouette féminine remplaça le visage paternel. Floue. Distante. Maman ? Où es-tu ? Alice lui tendait les bras. Aide-moi ! Que dois-je faire ?

♪♪ Cette fille, je m'en fous ♪♪ ♪♪ Cette fille, je m'en fous ♪♪

Alice se réveilla au beau milieu de la nuit entortillée dans son peignoir dont la ceinture l'étouffait un peu. Étourdie, elle ne reconnaissait pas l'endroit. Ce lit n'était pas le sien. Ni celui chez Ruben. Lentement, la brume se dissipa. L'auto. Son haut-le-cœur. La réception de l'hôtel. La clef de cette chambre.

Et cette maudite chanson...

L'eau froide avec laquelle elle s'aspergea la figure lui fit le plus grand bien. Par la fenêtre, elle observa les lumières de la ville et la neige virevolter au gré des bourrasques. Plus de stress. Et l'idée lui vint ! Pourquoi n'avait-elle pas songé à lui avant ? Alice pensait à son frère Alexandre, le psychologue qui travaillait en milieu scolaire. Alexandre serait une bonne personne avec qui parler. D'ailleurs, ils avaient toujours été proches. Il serait objectif. Pas comme Ruben ou Adèle, qui, avec leurs caractères forts, maîtrisaient l'art de trouver des mots pour la troubler.

Ding ! Un message texte.

— Ah non... ! Pas Ruben. Je ne veux rien savoir...

Quatrième partie – *Patrick Desbiens*

Elle avisa la porte vitrée du frigo encastré dans le meuble de télé. Le frigo était muni d'une lampe intérieure qui mettait en évidence des rangées de flacons d'alcool et de liqueurs de toutes les couleurs. Pour que le contenu du frigo soit vu de l'extérieur, se dit-elle. Et pourquoi pas. Elle s'assit juste à côté, sur le tapis, adossée au pied du lit, et saisit un flacon de Bailey's qu'elle vida d'une traite. C'était bon.

Elle sourit, sans autre arrière-pensée. Puis elle en prit un deuxième. Quand il n'y eut plus de Bailey's, elle passa au Johnny Walker. Au bout d'un moment, elle se leva et s'approcha de la fenêtre. Du dixième étage, elle contemplait l'échangeur autoroutier en contrebas. De rares voitures circulaient dans la nuit. L'éclat des phares blancs, jaunes et rouges scintillait sur la chaussée luisante. Elle était fascinée par les halos de lumière pulsant dans la bruine épaisse, comme autant de lucioles errantes qui cherchent leur chemin à tâtons, provenant de tous les points cardinaux et

disparaissant au loin, dans la noirceur humide de la nuit. Comme ses émotions dans sa tête. Elle repensa à l'errance affective de son père. C'était vertigineux. Elle se sentait connectée à lui. Elle se sentait chancelante mais n'avait plus peur. Elle eut envie d'entendre les bruits de la ville. Elle ouvrit la fenêtre, et sentit l'air frais sur son visage.

Re-Ding ! « Où es-tu ? »

— Ah non, il ne doit pas savoir que je suis à Montréal. Il est capable de tout. J'en ai assez de lui. Et s'il apprenait que j'ai dépensé cent cinquante dollars pour une chambre d'hôtel. Je ne vais pas lui offrir ce plaisir !

Encore un Ding. « Je sais que tu es là. Dans l'hôtel. »

Elle sentit une immense dose d'adrénaline l'envahir.

— Mais comment peut-il savoir ?

Elle passa d'abord la tête, et enfin tout le haut de son corps à travers la fenêtre, au-dessus du faux balcon, pour examiner le trottoir. Il y avait quelqu'un en train de texter devant l'entrée principale de l'hôtel. Il portait un imperméable sombre avec un capuchon. Du dixième étage, sans voir son visage, c'était impossible de l'identifier. Encore un Ding. Sans le quitter des yeux, elle tira son téléphone de la poche de son peignoir pour lire le message :

« Ah, ah, ah. J'ai activé la localisation sur ton iPhone et j'ai ton mot de passe. Tu es vraiment stupide ! Tu t'envoies en l'air avec qui, espèce de salope ? »

Elle se redressa vivement pour se dissimuler à sa vue. Sa tête heurta avec force la partie supérieure du cadre de fenêtre. Dans la surprise, son téléphone glissa de sa main et disparut dans le vide. Elle l'entendit se fracasser sur le sol au bout de quelques secondes. Elle rentra à l'intérieur, étourdie par l'alcool, la douleur derrière la tête, Ruben et la perte de son téléphone.

Avait-elle vraiment vu les éclats produits par l'écrasement du téléphone et le regard de Ruben dans sa direction, où n'était-ce qu'une hallucination ?

— Merde ! Je suis sûre qu'il m'a vue de l'extérieur ! Et il va reconnaître l'étui protecteur du téléphone identifié à mon nom !

Elle entendit un hurlement à travers la fenêtre ouverte. C'était bien Ruben.

— Alice ! Je t'ai vue. Je monte te chercher !

Prise de panique, elle prit le combiné du téléphone sur la table de chevet, qui ne permettait qu'une communication intérieure avec la réception. Il n'y eut pas de réponse. Elle saisit son sac à main, sortit de la chambre, passa les portes d'ascenseur

et courut vers la cage d'escalier. Avant que la porte coupe-feu ne se referme, elle entendit encore un Ding.

Elle chercha son téléphone, mais réalisa que c'était le signal sonore de l'ascenseur de l'étage. Ça ne pouvait être que Ruben. Il était tout près. Elle enleva ses souliers à talons hauts et dévala les dix étages jusqu'à la réception. Le commis était à terre, recroquevillé, gémissant. Elle hésita un instant, mais suivit son instinct de survie.

— Ruben est devenu fou !

Il fallait mettre la plus grande distance possible entre elle et lui. Elle gagna l'immense stationnement et actionna la clé électronique de sa voiture pour la repérer. Elle entendit encore un Ding, salutaire, celui-là. C'était celui de sa voiture.

Ses rétroviseurs extérieurs avaient été défoncés. Encore Ruben ! Il devait être fou de rage. Elle s'installa et démarra en trombe vers la sortie du périmètre clôturé du stationnement. Elle ne ralentit pas à la vue de la guérite qui bloquait la sortie. Pas question de perdre de précieuses secondes avec la carte magnétique. Tant pis pour le pare-brise. Elle fonça, en se renfonçant dans son siège et se protégeant avec l'avant-bras comme un boxeur qui pare le coup à venir.

Et un coup il y eut ! Elle entendit un lourd Dong ! Le coussin gonflable se déploya, et la voiture ralentie dans sa course s'immobilisa avec fracas sur la clôture métallique. Puis plus rien.

Ça ne pouvait pas être la guérite. C'était un objet beaucoup plus imposant. Son cou lui faisait atrocement mal. Quand le coussin se vida de son air, elle vit le pare-brise, craqué sur presque toute sa surface. Étrangement, la lumière des lampadaires de l'autoroute avait tourné au rouge. Et puis elle comprit. Le pare-brise était maculé de sang.

— Oh non !

Elle perdit connaissance.

Elle fut réveillée par la voix implorante de son frère. Elle ouvrit les paupières, puis elle comprit la gravité de la situation. Elle était enfermée dans une cellule.

— Alexandre, pourquoi je suis ici ?

— Tu ne le sais pas ? Vraiment ?

Elle se rappela l'hôtel, le balcon et la fuite.

— Ruben ! Il voulait me tabasser. Je n'ai fait que fuir ! Tu me crois, au moins ?

— Alice, bien sûr que je te crois. Mais ça ne regarde pas bien, vu de l'extérieur.

Conclusion – Clémence Decroix

Alice ne releva pas la réponse de son frère, mais elle se sentit abandonnée dans son malheur. Elle venait de dire à son grand frère, psychologue, que son petit-ami l'avait poursuivi dans la nuit, était devenu violent... et la réaction l'avait glacée : « Ça ne me regarde pas... »

Ça ne lui ressemblait tellement pas ce genre de commentaire. Il était plutôt sensible et très intelligent, alors pourquoi lui avait-il dit ça ? Un mécanisme de défense ? Il avait fait le voyage depuis Ottawa pour venir la soutenir dans cette épreuve... Bien sûr qu'il ne pensait pas ce qu'il venait de dire !

Alice regardait autour d'elle, les murs étaient gris, et la porte était en acier lourd, avec un hublot pour l'observer depuis le couloir. Elle était dans une cellule. Que faisait-elle là ? Elle était blessée et aurait dû être soignée à l'hôpital. Son avant-bras gauche était recouvert de bandages déjà souillés de sang, et elle sentait une minerve lui serrer le cou et limiter ses mouvements.

Elle se rappelait à présent de l'accident, de ces dernières secondes dramatiques avant de perdre connaissance. Elle quittait le stationnement, prise de panique comme jamais elle ne l'avait été dans sa vie, quand soudain...

— Oh mon dieu, Alex !

Elle se rappelait le sang ruisselant sur l'extérieur du pare-brise de la voiture et sentit un frisson la parcourir. Alice tenait la main devant la bouche, complètement sous le choc.

Son frère lui prit la main, sans un mot, les yeux emplis d'empathie. Il comprit que la réminiscence avait fait son chemin.

— Est-ce qu'il est... mort ? dit Alice, tremblante, en suppliant son frère du regard de répondre non. Ça ne pouvait être que Ruben... À cette heure de la nuit, il avait dû la rattraper et se jeter sur sa voiture pour l'empêcher de partir.

Comment était-ce possible de croire si spontanément, ce matin de janvier, que Ruben était capable d'une chose pareille... Si on lui avait dit hier soir que cette trêve dans la soumission aurait déclencher un torrent de haine, elle ne l'aurait jamais cru. En réalité, tout allait « bien », le temps qu'Alice était docile. Aux premiers sursauts de rébellion, elle avait vu un autre visage de Ruben. Il n'était pas juste froid et distant. Il était violent. Elle repensait au réceptionniste de l'hôtel qui en avait fait les frais...

Si on lui avait dit... En fait, oui, on le lui avait dit. Ses amis, son frère, sa complice de toutes les folies, sa chère Adèle... Les gens qui l'aimaient lui avaient dit qu'il était pervers, manipulateur, menteur, qu'il n'était pas à sa hauteur... Mais Alice avait refusé d'y croire, probablement trop sous emprise pour y réfléchir.

Adèle avait été patiente avec elle, elle avait compris qu'elle finirait par retrouver son amie un jour. Son frère Alexandre avait toujours essayé de ne pas trop s'en mêler, la priorité pour lui étant de garder contact avec Alice quoi qu'il arrive.

Et d'ailleurs, ce matin, il était là, à lui tenir la main. Il avait dû partir d'Ottawa précipitamment dans la nuit, prévenu par les secours... ou la police.

— Personne n'est mort, Alice, rassure-toi. Et ce n'est pas Ruben dont il s'agit... C'est une jeune femme... L'agente de sécurité du parking... Elle t'a vue affolée et elle voulait te porter secours. Mais sa vie n'est pas en danger selon les dernières informations, elle est à l'hôpital en ce moment.

Oh non ! Une autre femme, une inconnue, avait été transférée à l'hôpital à cause d'elle... Alice ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable. Deux personnes, la nuit dernière, avaient été blessées par sa faute... peut-être même « à sa place »...

Assis à ses côtés, Alexandre laissait le temps à sa sœur d'assimiler les informations qui tombaient les unes après les autres depuis son réveil. Il gardait de longs moments de silence comme il l'aurait fait avec ses patients.

Alice avait maintenant compris pourquoi elle avait été installée dans une cellule. La police voulait l'interroger...

Alice repensait à son arrivée à Montréal la veille, et aux doutes qu'elle avait eus subitement. Repenser à son père dans la voiture, écouter cette musique, lui avait donné la force d'y voir plus clair, c'était certain. Il y avait beaucoup d'amour dans sa famille, parfois maladroit, parfois blessé, bien sûr imparfait, mais il était bien présent.

Un homme ouvrit la porte de la cellule.

« Ils viennent m'interroger ! » pensa Alice. Elle serra plus fort la main d'Alexandre et elle lui murmura : « Reste avec moi, d'accord ? »

— Bonjour, madame Marvin, comment ça va ? Nous vous avons laissé un peu de temps pour vous réveiller. Mon nom est Ilan, je suis infirmier, je vais d'abord vérifier vos bandages.

Il jeta un rapide coup d'œil.

— Bien, je vais revenir pour les changer. Comment va votre cou, avez-vous de la douleur ?

— Non... je vais bien.

Alice craignait la suite, après les soins, la prochaine étape serait l'interrogatoire ! Elle ne se sentait pas prête pour ça...

— Bien. Nous verrons pour retirer cette minerve bientôt. Madame, j’aurai aussi besoin de vous parler, peut-être préférez-vous me parler seule... Nous avons reçu les résultats de votre prise de sang...

Alexandre fit un mouvement comme pour se lever, Alice le retint.

— Reste s’il te plaît, ne me laisse pas...

Et il reprit sa place.

— Non, mon frère reste.

— Bien, comme vous préférez... Comme je vous disais, nous avons eu les résultats de votre prise de sang et il semble que vous soyez enceinte d’environ six à huit semaines... Le saviez-vous ?

— Oui... je le savais... Est-ce que le choc... ?

Elle le savait, mais n’y avait pas encore pensé depuis son réveil. C’était trop dur de penser être enceinte d’un homme pareil, elle avait dû cacher ça dans un coin de sa tête.

— Il y a eu quelques saignements après l’accident, d’après nos collègues, mais très légers. Nous ne pouvons pas nous prononcer s’il s’agit d’une fausse couche ou non. Vous allez avoir une autre prise de sang qui viendra confirmer ou infirmer prochainement. Je suis désolé. Je reviens avec le matériel pour votre pansement, puis les officiers viendront vous interroger.

L’homme en blanc quitta la petite pièce.

— Je suis désolé, Alice...

Alexandre était ému, c’était beaucoup trop intense comme matinée même s’il essayait de ne pas trop le montrer.

— Honnêtement Alex, je ne pense pas vouloir un enfant avec lui, dit-elle les larmes aux yeux. J’hésitais déjà hier... Aujourd’hui, c’est plus clair. Je ne veux pas d’enfant avec lui et là, tout de suite, ma plus grande peur est qu’il apprenne que je suis enceinte. Je n’aurai jamais la paix...

Il fallait qu’elle parle à la police, elle aussi était victime. Elle paierait le prix qu’il faut pour avoir renversé cette jeune femme, mais elle aussi avait besoin que l’on reconnaisse ses blessures.

Elle pensa, égoïstement, que même si la nuit dernière avait impacté deux malheureux, elle voyait depuis une chance de s’en sortir, de remettre les choses en place afin de se construire un plus bel avenir.

F I N